JEAN RICHEPIN 1849–1926

Épître dans le goût ancien

Pourquoi, fou du grand Will, j'adore La Fontaine ;
Pourquoi je ne prends pas une mine hautaine
Devant Marot ; pourquoi je me vais complaisant
Jusqu'en ce polisson de Voltaire, à présent
Aussi lugubrement éteint qu'il fut splendide,
Mauvais poète, soit, mais conteur de Candide ;
Pourquoi, chérissant Bach, Beethoven et Wagner,
Je pleure à chantonner parfois quelqu'ancien air
Où le peuple ignorant a mis tout son génie ;
Pourquoi j'ai de ces goûts si mal en harmonie
Avec mon fier renom d'excessif à tous crins ;
Pourquoi j'aime la lyre et j'aime tels crincrins ;
Je vais te l'expliquer, ami qui t'en effares ;
Et pour ce, sans grands mots, ni tons crus, ni fanfares,
Dans un simple parler que l'on ne parle plus,
Ce soir, en invoquant nos vieux auteurs relus,
Sous une vieille lampe et sur un vieux pupître,
Ainsi qu'au bon vieux temps je rime cette épître.

A force de toujours voir le même horizon,
Il arrive parfois qu'on se trouve en prison
Dans l'antique demeure aux douceurs familières.
Toujours ce pan de mur garni des mêmes lierres ;
Toujours ce même chêne aux vieux bras crevassés,
Où chaque avril ressemble à tant d'avrils passés !
Quand, avec des amis sous son ombre on s'attable,
Certes, le pain est bon et le vin délectable ;
Et, quoique le menu soit modeste et frugal,
Certes, faute de mieux, on en fait son régal ;
Mais quoi ! Ce pain, ce vin, ces fêtes coutumières,
C'est comme l'horizon aux natales lumières,
Dont on a trop longtemps admiré le décor,
Trop, pour qu'à sa magie on soit repris encor.

Ah ! partons ! Qu'à nos yeux curieux se révèle,
Sous des cieux moins connus, une terre nouvelle !
Pour rafraîchir un peu notre âme et la changer,
Communions avec l'âme de l'étranger !
Loin de nos vieux amis cherchons de jeunes hôtes !
Voici des bois plus noirs et des cimes plus hautes,
Et l'air semble plus fort que boivent nos poumons.
Salut, vierges pays ! Comme nous vous aimons !
Comme votre soleil dans la mer agrandie
Croule en archipels d'or que sa pourpre incendie !
Combien dans vos soirs bleus les stellaires flambeaux
Sont plus nombreux, plus purs que les nôtres, plus beaux !
Quels palais, vos palais ! Vos festins, quelle orgie !
Nos vins les plus fameux semblent de l'eau rougie,
Comparés à vos vins de jaunes incarnats,
Où de l'ambre et du feu flambent dans des grenats.

Et, ravi de sentir en soi cette âme neuve,
On mange à ces festins ; ces vins, on s'en abreuve ;
Et de ces horizons aux mobiles séjours
On s'emplit les regards rajeunis tous les jours ;
Et chacun vous séduit ; et chacun vous enivre ;
Et l'on dit devant tous que c'est là qu'on veut vivre ;
Mais nul, pour y mourir, n'est celui qu'on rêva ;
Et c'est plus loin, toujours plus loin, toujours, qu'on va ;
Tant qu'après avoir fait tout le tour de la terre,
Aucun ciel pour vos yeux n'ayant plus de mystère,
On revient simplement au coin d'où l'on partit,
Sous le ciel qu'on voyait quand on était petit.

C'est l'antique demeure aux douceurs familières,
Le même pan de mur garni des mêmes lierres,
Le vieux chêne, et la table où le couvert est mis
Pour le repas du soir avec les vieux amis.
Ah ! le cher horizon, qu'il vous est cher encore !
De tous les souvenirs aimés il se décore.
A coup sûr, il est gris. Mais ce gris, qu'il est fin !
Le repas est frugal, oui ; mais comme on a faim !
Comme ce pain sent bon sur la nappe fleurie !
Comme ce vin clairet fleure bien la patrie !
Ah ! les autres sont des alcools ou des liqueurs ;
Mais le vrai vin, le seul, celui qui dans nos cœurs
Fait naître des chansons de joie et d'espérance,
C'est toi, vin de soleil, vin de sang, vin de France !

Peut-être je m'exalte un peu plus qu'il ne faut ;
Et l'accent est trop fort, et le verbe est trop haut
Pour rendre une pensée, après tout, si discrète.
Bah ! qu'au nom de la France on lève un brin la crête
Et qu'on monte la voix jusqu'au cocorico,
Quoi de mal ? J'ai crié, dis-tu. Non, c'est l'écho.
Ma pensée, au surplus, fut-elle outrepassée
Par les mots ? Soit. Laissons les mots. Vois la pensée.

Et maintenant, ami, que tu sais mes raisons,
Ne va pas prendre à mal, et pour des trahisons
Envers nos dieux, l'aveu franc que tu viens de lire.
On ne peut pas toujours toucher la grande lyre.
Un petit air de douce épinette a son prix.
Me suis-je expliqué net et m'as-tu bien compris ?
Oui, certe ! Alors cessons nos débats sans prétexte,
Et relisons Shakespeare ensemble… dans le texte ;
Quitte, si c'est trop dur et qu'on soit fatigué,
A se regaillardir avec « Ma mie, oh ! gai ! ».